

Je ne me gênerai point pour mépriser hautement l'œuvre d'anti-intellectualisme que réalisent si péniblement ces prétendus admirateurs de la matière, la rhétorique de ces provinciaux, le « dynamisme » infécond de ces nouveaux riches, qui viennent d'acheter une automobile, le léthifère scepticisme de ces faux inspirés.

La poésie n'est pas dans le verbe. Plus forte est la poésie des faits. Des objets qui signifient quelque chose et qui sont disposés avec tact et talent créent un fait poétique.

Ainsi s'exprime l'un des auteurs de l'*Esprit Nouveau*.

Ce jugement péremptoire, si l'on tient compte des restrictions qui s'y trouvent insérées, me semble conforme à la vérité. Non, la poésie n'est pas dans le verbe. Le verbe, le mot, est un objet qui peut, selon l'occasion, signifier quelque chose, ou ne rien signifier du tout. Lorsque certains mots ont été disposés avec tact et talent, ils traversent comme des flèches le silence définitif des siècles morts et nous atteignent, nous vivants, en plein cœur. Nous sommes en présence d'un fait poétique.

C'est ainsi également qu'une tulipe de Hollande, une casserole flamande, un manteau de Venise, une dentelle de Séville prennent place, comme des faits hautement significatifs, dans notre conscience. C'est pour cette raison que l'*Esprit Nouveau* a jugé bon de reproduire quelques admirables tableaux de Le Nain.

La poésie n'est point dans les mots et elle n'est point dans les objets. Elle réside dans un ensemble d'objets disposés avec art, dans un discours capable d'immortaliser les fugitives émotions d'un mortel.

Que m'importent à moi, âme vivante qui demande à partager les trésors des grandes âmes, les mots de « propulseurs », de « moteurs », de « paquebots », d' « aéro-

Sommes-nous donc bien loin, si nous nous soumettons à ces froides effusions, d'un Delille qui nous ennuie et qui vous surpassait, cependant, de beaucoup, dans l'art d'assembler des mots évocateurs : car il composait, tandis que vous vous contentez d'accumuler.

L'émerveillement de l'homme devant les créations de la nature, devant ses propres inventions, a trouvé maintes fois son expression ; faire l'histoire de ces trouvailles, ce serait décrire, une fois de plus, l'évolution de l'épopée et de la poésie lyrique. Mais la diarrhée verbale dont vous souffrez, jeunes « poètes », ne peut émouvoir personne et atteint seulement le papier que vous salissez. En vérité, plutôt que de vous entendre, il y a du profit à lire quelque vieux poème sur le *Thermomètre*, sur la *Boussole*, sur le *Quinquina*.

Au fétichisme de ceux qui se laissent, en notre temps, conquérir par la matière, par l'instrument, par la violence du métal, au scepticisme et au nihilisme de ces âmes faibles, s'ajoutent, chez certains, de ridicules prétentions ésotériques.

M. Jean Epstein se montre très satisfait qu'il y ait à deviner, dans telle ou telle phrase de M. Cocteau, « quelque chose et même énormément de choses ». Voyons un peu.

« Vers une dame des antipodes », murmure le poète, « le fil à plomb devint ma locomotion favorite ».

Cela signifie que la pensée de M. Cocteau, « au cours d'une sieste sous une ombre », traverse, en suivant une droite ligne perpendiculaire à la tangente, le centre de la terre, et, poursuivant inlassablement son voyage, parvient aux antipodes, à la Nouvelle-Zélande, où se trouve « une femme qui dort ».

Je le veux bien. J'admets que le voyageur imaginaire rencontre « énormément de choses », mais c'est, jusqu'à présent, affaire de quantité. Or, ce qui importe dans le domaine moral où se classe le poète, c'est la qualité. Ce qui importe, en d'autres termes, c'est l'âme, toujours l'âme, l'âme du poète qui doit nous révéler, pour nous émouvoir, le sens de la création. Je sais, je sens qu'un vrai poète, qui ne manquera guère d'être un brave homme, qu'un Walt Whitman par exemple, peut apercevoir « énormément de choses » sur le pont de Brooklyn, sur le rivage de l'Océan. Je le sens d'autant mieux qu'en la compagnie du maître, j'observe et je me sens observé, tout à la fois sujet et objet, j'aime et je suis aimé.

Tandis que la devinette de M. Cocteau me laisse absolument froid. Je comprends, d'autre part, l'émotion, la reconnaissance de M. Epstein qui découvre, vers la fin du volume de son poète, le mot de l'énigme : cette enfantine joie m'est beaucoup plus précieuse que le « jeu d'esprit » qui l'a occasionné.

Non, la poésie n'est point un logographe, un rébus. Faibles imitateurs de Mallarmé — car vous imitez sa faiblesse, comme d'autres, parmi vous, imitent grotesquement, d'un vol de poules, le sublime essor de Verhaeren sur la vie moderne — ne vous vantez point encore d'avoir renouvelé, par la blague, par la fumisterie, par l'absurdité de vos prétentions, par la niaiserie de vos admirations, l'esprit du monde. N'évoquez point non plus le souvenir sacré des luttes que menèrent les maîtres de tout art nouveau contre l'indifférence et l'inintelligence du « public ». Ne parlez point de leurs sacrifices. Baissez les yeux devant leur légendaire pauvreté.

Vous connaissez, en effet, très bien les avantages matériels de votre emploi d'amuseurs ; et, intelligents comme vous l'êtes certainement, vous sentez aussi l'inanité cruelle de vos productions.

L'effort de l'esprit humain, doit tendre à remuer la masse passive, à la traîner vers d'honnêtes et fructueuses et belles pensées, à lui rendre la conscience, perdue de jour en jour, de sa misère et de sa grandeur. Le sublime de l'art n'est point de glorifier la matière et ses modifications, mais bien l'esprit vainqueur de la matière, l'âme surmontant sa triste destinée. Le charme de la poésie est de raconter à l'homme sa vie intime et de susciter en lui l'éternel désir du mieux que l'on connaît sous le nom de beauté.

A de pareils travaux se sont employés, parmi nous, d'innombrables maîtres que jamais ne séduisit autre vertu que celle de la Beauté.

J'écris sans honte, sans fausse pudeur, de grands mots qui signifient de grandes choses. Je sais bien, d'ailleurs, que je ne suis pas seul, en France, à penser ainsi. Le dégoût de la blague, du charlatanisme, du nihilisme littéraires, parmi la jeune France, parmi d'anciens soldats, témoins et acteurs forcés d'un crime épouvantable, est immense.

Pour la Culture

Par Georges MICHAEL

Un militant révolutionnaire ne doit rien ignorer de ce qui se passe dans le camp adverse. Il doit toujours être à même de réfuter les théories sur lesquelles les idéologues bourgeois basent l'ordre social actuel.

Pour cela il faut qu'il s'impose une culture qui lui soit une sorte d'architecture mentale. Or, le temps lui manque. Pourquoi une revue comme « Clarté », en créant ce foyer de « culture révolutionnaire », ne serait-elle pas pour lui un facteur d'analyse et de synthèse susceptible de lui fournir les éléments indispensables à son action ?

Clarté cesse d'être un journal et devient une revue. Tout journal doit d'abord informer et amuser. Mais une revue doit parler à ses lecteurs le langage d'une culture. Culture ? Pourquoi ? Pourquoi parler ici de la culture ?

Voici. Vous êtes militant : vous préparez une conférence, une controverse. Fiévreusement, vous consultez des ouvrages, découpez quelques articles de journaux, vous amassez votre bagage d'arguments. Passée la conférence ou la réunion contradictoire, tel autre sujet vous préoccupe, vous presse, s'impose à son tour aux rares heures où vous pouvez travailler à votre développement personnel.

Si vous êtes journaliste, c'est là même chose, au centuple. Vous tournez au milieu de vos occupations et préoccupations comme un chien tournebroche. Et votre roue tourne terriblement vite !

En somme, un militant qui fera honnêtement son bilan intellectuel reconnaîtra que, si son désir d'action a augmenté le nombre de livres et de documents qui lui passent entre les mains, ce même désir aura changé à ses lectures deux choses essentielles. Premièrement, on en vient très vite à ne plus lire que la littérature de son parti : si l'activité intellectuelle a été stimulée, elle se trouve, par contre, canalisée souvent plus étroitement qu'on ne le pense. En second lieu, vous ne lisez plus de la même façon : les nécessités quotidiennes de la polémique ou de la propagande vous donnent fatalement l'habitude, en ouvrant un livre, de poser d'avance à l'auteur un questionnaire à remplir, un dilemme à résoudre. Vous en venez à ne plus lire que pour « vous tuyauter ». Vous prenez hâtivement des interviews dépareillées au hasard des bibliothèques ou des kiosques à journaux.

Vous avez tourné le dos à la culture.

Culture et documentation n'ont, en effet, rien d'analogue. Une documentation doit être conçue dans un but

défini. Elle est un choix délibéré de textes en vue d'un dessein précis. L'esprit s'y attelle comme entre deux branards. Mais la vie intellectuelle — comme toute forme de vie — ne peut se laisser dériver ainsi tout entière dans une direction choisie d'avance. Notre esprit a souvent besoin de quitter sa grand' route et de courir sans but conscient à travers la campagne. Nous pensons qu'il veut ainsi se délasser ; mais en réalité, il ne fait que libérer certains penchants que notre quotidien travail manque à satisfaire.

Ouvrons un bouquin sans prendre des airs de détective ou de juge d'instruction : pourquoi cet auteur devrait-il nécessairement avoir son mot à dire sur le sujet présent de nos études ? Et nous avons enfin la sagesse de laisser l'auteur nous conduire lui-même sur le sujet qui l'intéressait. Alors, si l'auteur est de taille, cela nous fait, neuf fois sur dix, l'effet d'un petit coup de théâtre : il a ouvert, brusquement, dans notre esprit, une fenêtre jusqu'alors insoupçonnée. Vous attendiez une récréation : vous en sortez agrandis.

Voilà la culture. Elle exige de vous une attitude mentale désintéressée, simplement pour permettre à vos intérêts les plus profonds, que souvent vous ignorez, de guider librement le jeu de votre esprit et de se manifester enfin triomphalement dans la joie de l'intelligence. Passion du neuf ! Votre lecture fiévreuse perce l'épaisseur du bouquin comme un coup de pioche, et bientôt l'œuvre entière est là, tel un quartier de roche oscillant à vos pieds avec ses arêtes exquisement fraîches, sa masse d'une pesanteur précise ! Et voilà que cette masse a changé l'équilibre de votre esprit : le peson de votre balance intellectuelle s'est alourdi ; toutes vos mesures se réaccordent en un équilibre nouveau.

Et ne me dites pas que ce sont là joies de tour d'ivoire. Lisez seulement dans l'*Eponge de Vinaigre* la page où Raymond Lefebvre nous dit comment il se levait de sa chaise-longue pour ouvrir l'un après l'autre dix volumes au hasard dans sa bibliothèque, rien que pour retrouver, aviver en lui la saveur originale de chacun d'eux.

D'ailleurs, mettons bien cette question au point. Non seulement tout le monde a jugé maintenant les générations de tour d'ivoire ; mais notez que leur activité intellectuelle était (fatalement) orientée vers l'analyse. Au lieu que c'est aux synthèses contemporaines que doit nous préparer, nous